o. angl.

12 g d

<3663700219001 8

<3663700219001 8

Bayer. Staatsbibliothek

LES FUREURS

DE

L'AMOUR.

SE TROUVE

CHEZ MM.

Brunot, libraire, quai des Augustins.
Chaumerot, Palais-Royal.
Delaunay, Palais-Royal.
Fabre, Palais-Royal.
Mongie, l'aîné, Palais-Royal.
Debray, barrière des Sergens.
Renard, rue Caumartin.
Pigoreau, place St.-Germain-l'Auxerrois.
Martinet, rue du Coq-St.-Honoré.

Omaï Sauvage d'Ulaietea

Amené en Angleterre en 1774 par Tobias Furneaux, Capitaine du Sloop Anglois l'Aventure & accueilli à Londres par le lord Sandwick Commissaire en chef de l'Amirauté.

A Paris chez Anne Denise Petit Libraire, Rue de la Sonnerie N°. 1. près le Pont au Change.

[Joseph Henri Flacon Rochelle]

LES FUREURS
DE L'AMOUR,

OU

HISTOIRE et CORRESPONDANCE authentiques de James Hackman et de miss Martha Ray, assassinée d'un coup de pistolet par son amant, à la sortie du théâtre de Covent-Garden.

OUVRAGE

ENRICHI de notes et de deux gravures en taille douce, dont l'une représente Omaï, sauvage d'Ulaïetea, île voisine d'Otaïti, qui a figuré dans cette malheureuse affaire.

TRADUCTION DE L'ANGLOIS, PAR T. P. BERTIN.

TOME II.

A PARIS,

CHEZ ANNE-DENISE PETIT, libraire, rue de la Sonnerie, N.° 1, près le Pont-au-Change.

1809.

132 B

Bayerische
Staatsbibliothek
München

LES FUREURS
DE
L'AMOUR.

LETTRE XLVI.

A. M. R....

27 juin 1777, 5 heures du soir.

JE crois que je suis dans les liens d'un charme ou d'un talisman, et que quelqu'enchantement a bouleversé mon être; car, faute d'apétit et de gaîté, je ne puis me résoudre à manger un morceau, quoique mon dîner me soit servi depuis une demi-heure. Ainsi je ne dois

prétendre à aucun mérite en t'écrivant, puisque je le fais comme je fais toutes choses, c'est-à-dire machinalement. La nouvelle que tu me donnes me fait néanmoins un véritable plaisir, et je te souhaite toutes sortes de prospérités dans ta nouvelle vocation ; mais il n'est pas de situation sur la terre qui puisse à mon avis me procurer de l'agrément en ton absence. J'ai copié dans le journal les vers suivans :

« Le temps ni l'absence n'effaceront
» jamais de ma mémoire les agréables
» pensées, les douces impressions, la
» tendre rougeur qui faisoit ce tacite
» aveu : *Nous nous aimons ;* encore
» moins le bonheur qui suivit cette dé-

» claration ; tu ne portois pas alors » envie au lien conjugal, et je ne » désirois tenir à toi par aucun titre » plus sacré que celui d'un amant com- » blé de tes faveurs ».

Mais il faut que tu entendes ce mot *amant* dans une autre acception que celle qu'il présente ici. Sais-tu ce qui m'a attristé toute la journée ? Je vais te le dire ; mais garde-toi de m'en vouloir. J'ai assité aux derniers momens du pauvre Dodd (19) ; quoique sa mort fût une expiation réclamée par la loi de son pays, la scène m'affecta étrangement ; c'étoit la première de cette espèce dont j'eusse jamais été témoin, et ce sera certainement la dernière. Si cependant j'eusse été en Angleterre lorsque Peter

Tolosa subit la peine due à son crime, pour avoir assassiné une jeune femme avec laquelle il vivoit, je crois que j'aurois voulu me trouver au supplice d'un homme qui avoit pu porter une main homicide sur l'objet de ses amours. Ne crois pas que je manque de sensibilité, parce que j'ai été présent ce matin à cette exécution. Diras-tu que tu en manques toi-même, parce que tu vas au spectacle être témoin des traits de folie du roi Léar (20) ou d'Orphélie ? Certainement non. Crois-moi; tu me croiras, j'en suis sûr; quoique je ne fasse pas profession de sensibilité comme George S. Ton H... n'est pas un *amateur* (21); et, à l'exemple de l'ami et de l'historien de Paoli, je ne loue pas à l'année une

fenêtre qui donne sur le marché aux herbes à Edimbourgh (22). Tu as lu les ouvrages de l'abbé Raynal et tu les admires : ce savant est bien loin d'inspirer par ses écrits l'envie de se trouver à de pareilles scènes; mais il le fait par sa conduite, et cependant je m'en rapporterois plus à la pratique qu'à la théorie. Sur mon honneur, Raynal (23) et Charles Fox virent tous deux ce spectacle du faîte d'une maison non achevée et à côté du banc où j'étois.

Malgré la foiblesse qu'avoit eu Dodd de jeter sur sa femme tout le blâme, de son recours à la chancellerie (24), il mourut assurément avec beaucoup de fermeté. J'ai entendu plus d'une

fois aujourd'hui attribuer cette résolution à l'espoir qu'il avoit que son ami, M. Hawes, fondateur de la société humaine (25), auroit le talent de le rendre à la vie; mais j'ai meilleure opinion de lui, et ne crois point à cette supposition. Voltaire observe d'ailleurs que le courage d'un homme qui se meurt croît en raison directe du nombre des spectateurs qui l'entourent.; et Saint-Évremont, de son côté, a fait la remarque que les Anglois surpassent toutes les nations par leur facilité à mourir. Laisse-moi surpasser, ma chère, tout le genre humain, en bonheur, par la possession de ma chère M. .., tant que je vivrai; et je

m'embarrasserai fort peu du genre de mort qui m'est réservé.

J'ai été témoin de quelques petites circonstances qui m'ont frappé et que, si peu disposée que tu sois à me pardonner la manière dont j'ai passé la matinée, tu serois fâchée, j'en suis sûr, de me voir omettre. Avant que la charrette arrivât, un porc, pressé par la foule, pénétra dans l'enceinte destinée à cet affligeant spectacle, et l'idée d'une scène aussi attristante, et qui avoit amené tant de monde, ne put empêcher une grande partie des spectateurs de pousser des éclats de rire et de s'amuser de l'embarras de cet animal. On eût dit qu'ils étoient venus à Tyburne

pour voir tourmenter un pourceau. A l'arrivée de la charrette, il se mêla quelque chose de burlesque à la solennité de la circonstance. Les personnes les plus sensibles ne purent se défendre de prendre part à cette bouffonnerie, tout en rougissant de honte. On enleva la perruque du malheureux, et le bonnet qu'on y substitua se trouva trop étroit, de sorte qu'il fallut l'enfoncer de force : j'aurois donné tout ce que je possédois pour que cet infortuné eût porté ses cheveux ou que son bonnet fût plus large.

Enfin arriva le moment du supplice : le départ de la charrette fut accompagné d'un bruit qui attestoit les senti-

mens des spectateurs pour le patient. N'as-tu jamais remarqué qu'à la vue ou au récit de quelque chose de choquant, tu serrois les dents, et que tu retirois fortement ton haleine entre elles, de manière à faire entendre une sorte de sifflement. Cet effet fut si général, que le bruit, j'en suis persuadé, en fut entendu à une distance considérable : pour moi, je me suis trahi en accompagnant son corps des mouvemens du mien, et en le balançant comme font ces joueurs qui suivent de l'œil la boule qu'ils viennent de lancer. Tout le talent de M. Hawes ne produira, je crois, aucun effet, tant le peuple resta de temps à permettre que le corbillard emmenât le cadavre.

Telle fut la fin du docteur Dodd. Quel malheur qu'un homme avec lequel j'ai bu et mangé tant de fois, ait quitté la vie de cette manière, d'une manière qui, à force d'être fréquente et familière, cesse, pour ainsi dire, de nous toucher à moins que nos regards ne se trouvent fixés sur un Perreau (26) ou sur un Dodd! Combien d'hommes, combien de femmes, combien de jeunes personnes des deux sexes, qui, malgré leur prétendue sensibilité, écoutent avec autant d'indifférence qu'ils le feroient des cris de Londres, les sons qui jettent encore dans ce moment le trouble dans mon âme: « *Les dernières paroles, les derniers aveux ; la naissance, la famille et l'éducation de....* » L'habitude

attache même un caractère comique à ces accens. Nous oublions qu'ils annoncent la mort, et quelle mort....! celle d'un de nos semblables, quelquefois d'une vingtaine et même plus (27). Une femme de qualité parle, sans paroître émue, d'un jour d'exécution; et sa femme-de-chambre contemple avec plus d'insouciance la lugubre gravure placée en tête d'une complainte, qu'elle ne le fait de la figure d'un matelot qui embrasse sa maîtresse, sur le frontispice d'un cahier de chansons. Tout ce qui nous choque est le ton ridicule sur lequel la chanteuse des rues débite cette complainte; et nous nous amusons à rire de la voix de cette syrène, ou plutôt de cette mégère, tandis que des

épouses, des maris, des enfans, des amis, des parens, tous aussi exempts de crime que nous, et peut-être plus irréprochables, gémissent et pleurent sur le crime et la punition de celui qui étoit le soutien de leur existence. Nous ne prenons pas la peine de nous demander à nous-mêmes à ce moment, où l'imprimeur devance toujours le bourreau, car beaucoup de gens ont été à même, au moyen d'un sursis ou d'un répit du souverain, d'acheter leur discours de mort à leur retour en prison; nous ne nous demandons pas, dis-je, à nous-mêmes, si le malheureux qui, à l'instant où nous entendons le chant de sa complainte, dont nous devrions être frappés comme d'un accent sépulcral,

sent placer le hart autour de son cou, fait ses derniers adieux, entend exciter les chevaux à emmener la fatale charrette qui s'échappe de dessous ses pieds chancelans, a bien réellement plus mérité de mourir que nous. Hélas ! s'il ne se trouvoit aux exécutions, de spectateurs que ceux qui méritent de vivre, Tyburne seroit honoré d'une bien moins nombreuse assemblée.

Ton H....

LETTRE XLVII.

Café de l'Artillerie, 17 juillet 1777.

Ma chère M...,

Depuis hier soir, ma façon de penser est entièrement changée : je te prie de ne conclure aucun engagement avec *cette femme ;* tu voudras bien aussi ne plus voir mistriss Yates pour cet objet. Écris-lui que tu as fait des réflexions et pris un autre parti : car je ne consentirai jamais à vivre de ton travail ; je ne souffrirai jamais que les charmes de ta physionomie, de ta personne, toutes tes perfections, en un mot, soient exposés aux regards du public pendant

une heure seulement. Je te jure, au nom du ciel, que je ne te pardonnerai jamais, si tu ne renonces pas à tes projets de paroître sur le théâtre. Il est beaucoup plus ridicule à toi de t'arrêter à un semblable parti, qu'à moi de vouloir prendre les ordres.

LETTRE XLVIII.

A la même.

Croydon, 20 septembre 1777.

Ma chère M....,

J'applaudis de toute mon âme la résolution que tu as prise de dessiner à tes heures perdues; tu éprouveras à cet exercice beaucoup d'amusement; car c'est une jouissance de tous les instans. Tandis que ton vieil ami Crop mange l'avoine, je m'assieds pour te déclarer une chose que je n'oserois point te dire en face de peur que tu ne la traitasses de flagornerie; mais tu sais que nous ne sommes pas dans l'usage de

prodiguer la louange. Mon opinion donc, sur la manière et le style du grand homme qui a bien voulu condescendre à te perfectionner dans le dessin, est absolument la tienne; la postérité sera de notre avis. Les sujets que tu as recommandés à ses pinceaux sont tels que je devois les attendre de l'imagination de M... Comme je me promenois ce matin au pas, sur mon cheval, quelques sujets de peinture se présentèrent à mon idée. Tous ne conviendroient pas à son genre; mais je sais qu'il en est plusieurs qui ne te déplairoient pas s'ils étoient bien exécutés : je veux te les faire connoître. Ce seroit d'abord :

Louis XIV occupé, lorsqu'il étoit

encore enfant, à regarder la bataille du faubourg Saint-Antoine, du haut du village de Charonne; c'étoit, je crois, en 1652.

Richard Cromwel, lorsque le prince Conti, frère du grand Condé, lui dit en causant avec lui, à Montpellier, sans le connoître, qu'Olivier étoit un grand homme; mais que son fils étoit un maladroit de n'avoit pas su profiter des crimes de son père.

Milton, lorsque la première idée lui vint de convertir la *Genése* en un poëme épique.

Démosthène déclamant pendant l'orage.

Guillaume-le-Conquérant et son fils

Robert le rebelle, se reconnoissant l'un et l'autre dans la mêlée après avoir combattu corps à corps.

Charles XII déchirant la robe du grand visir avec ses éperons, après être resté au lit pendant dix mois à Démotica.

La reine Elisabeth quand elle donne un soufflet au comte d'Essex.

Sir Charles Baudin de Chatterton prenant congé de sa femme malgré l'évanouissement dans lequel l'avoit fait tomber l'approche de cette cruelle séparation.

La conférence d'Auguste, d'Antoine et de Lépide. Tous trois, appréhendant également quelque trahison,

convinrent de se réunir dans une petite île près Mutine. Lépide débarqua le premier; et, voyant que tout étoit calme autour de lui, il fit signe aux deux autres de le rejoindre. Il me semble les voir rassemblés et assis par terre dans l'endroit le plus élevé d'une île déserte, sans escorte, se redoutant mutuellement les uns les autres; s'adjugeant des villes, des cités et des nations entières; faisant le partage du monde et destinant à la proscription, suivant les listes qu'ils se présentoient, leurs plus proches parens, leurs plus chers amis. Salvator Rosa eût fait un beau tableau de cette circonstance.

Il est encore un sujet que je vou-

drois voir rendre par un artiste habile, c'est la décapitation de Monmouth, sous le règne de Jacques II. L'histoire dit beaucoup de bien de la personne de ce jeune seigneur. Voici les circonstances de sa mort. Il pria l'exécuteur de lui trancher la tête avec plus d'adresse qu'il ne l'avoit fait à l'égard de Russel (28); cette invitation ne fit qu'ajouter à la timidité du bourreau qui manqua son coup. Monmouth leva sa tête de dessus le billot et avec un regard que je ne puis décrire, mais que la peinture doit rendre, il lui reprocha sa maladresse. L'effet du coup de hache seroit dérobé aux regards par la posture de la tête et laissé à l'imagination qui pourroit s'en instruire par

la physionomie des spectateurs les plus près de l'échafaud; le reste de cette scène est trop choquant pour les yeux et même pour l'oreille; mais je ne sais pas comment cela se fait, lorsque je suis éloigné de M...., rien n'est trop révoltant pour moi.

Monmouth remit sa tête sur le billot; l'exécuteur le manqua de nouveau à plusieurs reprises et jeta sa hache de colère. Le schérif obligea cet homme, dont tout le monde doit plaindre et respecter la sensibilité, à renouveler ses efforts; enfin, deux derniers coups mirent fin à cette effroyable boucherie.

Le peu de papier qui me reste me laisse à peine de la place pour te dire que je

suis prêt à monter à cheval : tous les pas qui m'éloignent de toi m'éloignent en même temps du bonheur. Mon imagination s'occupoit, il n'y a qu'un instant, de la manière dont je me comporterois si j'étois destiné à périr de la mort ignominieuse de Monmouth ; mais comme je ne me sens aucun penchant pour la rébellion, cette idée s'est aussitôt évanouie.

Ton sincère et fidèle,

H....

LETTRE XLIX.

A la même.

5 février 1778.

Ma chère,

Il m'est impossible de te rendre les épreuves par lesquelles je suis passé depuis la dernière lettre que tu as reçue de moi ; niais tu sauras toute la conduite que j'ai tenue, et je connois assez ton caractère pour être persuadé que tu ne me feras aucun reproche. J'ai reçu un affront qu'il m'étoit impossible d'endurer; ta façon de penser s'accordera, j'en suis sûr, avec la mienne. Mon intention n'est point ici de justifier ce

duel; on peut toujours en général l'éviter, comme Herrics l'a clairement démontré; mais il est des circonstances que l'on n'évite qu'avec des disgrâces plus cruelles que la mort.... : le déshonneur et l'infamie. Si j'avois succombé, tu sais que mes dernières pensées se fussent portées vers toi et tes enfans; vous eussiez eu des marques de mon souvenir; mais sois tranquille, ma chère M..., l'affaire est entièrement terminée. Comme nous serons heureux, en 1779 ou en 1780, d'avoir autour de nous les amis qui ont été témoins du combat! J'espère qu'avant cette époque rien ne manquera à notre bonheur; qu'enfin nous serons unis,

Toute ma vie ce jour sera sacré pour moi, le 5 de février !

Il faut que je te parle, ma chère, d'une circonstance qui m'a singulièrement frappé. Comme j'étois déterminé à tuer ou à être tué (idée seule et la moins funeste que l'on puisse se faire d'un duel) à moins que je n'obtinsse les réparations convenables, je ne vis pas de raison pour laquelle je ne corroborerois pas mes forces autant que possible. Sur les trois heures du soir donc, je me régalai d'une tranche de gigot et de quelques verres d'eau-de-vie mêlée d'eau; après cela, je me rendis chez moi pour cacheter un paquet qui t'étoit destiné, en attendant que mon ami vînt me rejoindre. Lors-

que je le vis arriver entre quatre et cinq heures du soir, je serrai la main à ce brave jeune homme qui mérite toute ton estime; et je n'eus pas plutôt confié à ses soins ta personne, celle de ta petite fille et de ma chère sœur, que la vengeance, l'honneur et toutes les pensées dont j'étois agité, vinrent m'assiéger à la fois. Avant de prendre mon chapeau pour me disposer à partir, je remplis d'eau un verre et en bus la moitié; une demi-heure après, à mon retour à la maison, lorsque je pris de nouveau ce verre dans ma main, je me rappelai, en le remettant à sa place, toutes les sensations que j'avois éprouvées, et en vidai le reste, comme pour m'acquitter d'une

libation de reconnoissance envers le ciel pour la conservation de mes jours. Oh! M.... ! ni la plume, ni la bouche, pas même la tienne, ne pourroit rendre ce que j'ai ressenti. Dieu soit loué! Mon adversaire n'a pas été blessé. N'oublie pas, je t'en conjure, que le 5 de février doit être un jour sacré pour nous.

Ton ami

H....

LETTRE L.

A la même.

Rue de Marlborough, 2 mars 1778.

Ma chère âme,

Ton départ si subit de la ville est bien loin de contribuer à ranimer mes esprits ; mais je veux paroître aussi joyeux que je le pourrai, car je regarderois comme un crime envers le ciel de montrer de la tristesse après la miraculeuse conservation de tes jours. Tes observations sont justes ; j'aurois eu, je le crains, de la peine à répondre, en entrant dans le séjour céleste, à cette demande qui m'auroit été faite

par l'ange chargé de m'examiner : « Qui vous appelle ici » ?

Si la faveur que je réclame pour le vieux vétéran n'est pas de celles qui sont justes, ne la sollicite pas. Cependant, ce brave homme a vu, dans le cours de sa vie, arriver des choses qui n'étoient pas trop conformes à la saine équité. Lorsqu'il vint me voir ce matin, je lui fis l'observation qu'il devenoit voûté ; cela est vrai, me répondit-il ; comment voulez-vous qu'il en soit autrement, quand tout le monde me grimpe sur le dos? Il ne soupçonne nullement le nom de la personne qui fait des démarches pour lui ; mais il m'a demandé ce ma-

tin si je croyois que cinquante livres sterling, glissées dans la main de miss..., ne pourroient pas accélérer le succès de sa demande. Ma réponse fut : Que je ne connois pas cette miss ; mais que j'étois certain que jamais ses mains n'avoient été souillées du moindre présent de ce genre.

Celui qui se trouve heureux, enchanté de te connoître, de t'aimer, de posséder ton cœur,

H....

LETTRE LI.

A la même.

Hockerill, 5 septembre 1778.

J'étois ici, il y a plus de deux ans; c'est dans cette même chambre que je t'ai remerciée de l'affection que tu me portois et du présent de ton cœur, que je ne t'ai rendu que dans l'espérance de tenir à toi par des liens encore plus sacrés que ceux de l'amour. Deux ans! Comment ai-je pu supporter l'existence pendant un si long intervalle de temps! Mais mon attachement et mon respect me fermoient la bouche; et l'espérance me berçoit tous les jours

d'un fol espoir et charmait les maux de l'absence par une perspective qui s'éloigne de plus en plus. Quand ce maudit éloignement aura-t-il donc une fin? Mes pieds ne se lasseront-ils jamais de voyager loin de toi? Songe que je ne puis être heureux qu'autant que tu me donneras ta main à l'autel de ce Dieu qui connoît la sincérité de mon cœur. Le sommeil est depuis long-temps étranger à ma paupière; autant vaudroit espérer voir dormir un avare dans le lieu où il tomboit jadis en extase devant un trésor qu'on lui a enlevé, que de me voir sommeiller un instant.

Adieu. Cette lettre te parviendra par la voie ordinaire.

H....

LETTRE LII.

A la même.

Marlborough-Street, 28 janvier 1779.

J'espère que tu as reçu le billet que je t'ai écrit immédiatement après mon arrivée à Londres ; mais pourquoi n'y avoir pas fait de réponse ? Pourquoi ne pas m'informer du jour et du moment où nous pourrons nous voir ? J'ai une infinité de choses à te dire. L'endroit que j'habite à Norfolk est dans une situation charmante ; on peut rendre, à peu de frais, fort commode et fort agréable, le presbytère. Comme nous y passerons le temps d'une ma-

nière agréable ! Que je suis satisfait d'être entré dans les ordres ! Et quelles obligations je dois à mon cher B....., à M. H.... et au docteur R....! Mon nouveau caractère et mon nouvel état ajoutent encore à cette satisfaction : consens donc à m'épouser sur-le-champ. Le jour où je te conduirai à l'autel sera le plus heureux de ma vie.

Mille et mille remercîmens des lettres affectueuses et tendres que tu m'as écrites pendant mon séjour à Norfolk. O M....! chaque instant que je passe en ton absence me prouve combien il m'est impossible de vivre sans toi. Garde-toi d'oublier le 5 du mois prochain ; tu sais que c'est un jour sacré pour nous.

Je me flatte encore une fois que la lettre dont j'ai hasardé l'envoi hier t'est parvenue; mais, si tu n'y réponds pas, je te déclare que rien ne m'empêchera de te voir.

Adieu. Je désire avidement goûter ce plaisir, tout en redoutant l'issue de la tentative que je ferois pour me le procurer !

Ton H....

LETTRE LIII.

A la même.

En pleine mer, 20 février 1779.

Mon ange,

Je t'ai écrit ma dernière lettre hier à onze heures, au moment même où nous allions mettre à la voile. Le dîner fut servi à deux heures, et nous fîmes de la musique lereste de la soirée. J'ai à bord deux musiciens qui resteront avec moi pendant les six semaines que doit durer mon voyage. Nous étions un grand nombre à table : je traitois neuf personnes ; elles sont restées avec

moi jusqu'à près de sept heures du soir. Je demandai qu'on me fît à souper à neuf; mais je ne pus rien manger et je me mis au lit à dix. Mon premier soin fut de couvrir de baisers ta boucle de cheveux ; mais bientôt, le sommeil s'emparant de mes sens, je ne rêvai que de toi et ne cessai de te renouveler mes sermens de tendresse et d'amour ; il me sembloit que ces protestations te faisoient plaisir ; mais, hélas ! lorsque je m'éveillai, je m'aperçus de mon erreur ; tout, autour de moi, n'étoit plus qu'illusion : il en est de même, je crois, de la vie. Je brûle, ma toute belle, de te déclarer combien je m'occupe de ta personne

depuis que j'en suis séparé. Le vent s'étant montré contraire aujourd'hui, à une heure et un quart, je retardai mon dîner jusqu'à trois, pour avoir le temps de mettre à l'ancre, à dessein de passer la nuit dans Portsland Road, à deux mille de Weymouth. Il est présumable que je leverai l'ancre demain avant cinq heures du matin.

Je me flatte que tu jouis d'une bonne santé. Il m'est inutile de te dire que je ne pense qu'à toi et au moment de revenir près de ma chère M.... Cependant je vais avoir soin de moi, parce que tu le désires, parce que c'est la volonté de ma bonne amie, de l'i-

dole de mon cœur; mais, de ton côté, aie soin aussi de te bien porter pour l'amour de ton fidèle serviteur, de celui qui t'adore, qui bénit le moment où tu as eu la générosité de le reconnoître pour l'objet de ta flamme, et qui ose assurer que tu n'auras jamais raison de t'en repentir. Sur ma parole, je n'écris qu'à toi et à mon souverain, pour lequel tu sais que je suis en mission. Que le ciel comble de bienfaits la femme la plus aimable et la plus chérie qui existe sur la terre!

Comme je lisois ce matin les œuvres de Prieur, j'y ai trouvé ces vers, dont le sens a beaucoup de rapport avec notre situation:

« Combien de fois Henri n'a-t-il pas
» changé de déguisement pour n'être
» reconnu que des beaux yeux d'Har-
» riett ? Souvent il trouva le moyen
» de voir sans témoins la belle, et de
» faire à ses pieds l'aveu de sa flamme
» amoureuse. Souvent il parvint à cal-
» mer les tourmens de l'absence par
» de tendres missives, interprètes de
» son cœur, jusqu'à ce qu'enfin le
» temps et l'assiduité, ces deux puis-
» sans mobiles de l'accomplissement
» de nos désirs, lui firent apercevoir
» que l'objet de sa tendresse n'étoit
» pas insensible à sa flamme; que Vénus
» appesantissoit également son sceptre
» sur tous deux, et qu'elle faisoit éprou-

» ver à Harriett une partie des tour-
» mens du passionné Henri ».

Tel est mon amusement : je me livre à des lectures qui me rappellent nos sensations mutuelles.

Je te dis adieu, jusqu'à ce qu'une occasion de t'entretenir de nouveau s'offre à mon impatience. Je t'écrirai une lettre par jour ; toutes celles de mes épîtres qui te manqueront, tu les recevras vendredi 16 juin. Que le ciel t'accorde tout ce que tu désires.... Je ne t'oublierai jamais ; tu sais que c'est une promesse que tu avois exigée de moi avant que je possédasse ton cœur ; elle est toujours présente à ma mé-

moire ; je ne fais qu'un vœu, c'est que tu sois dans les mêmes dispositions pour moi. Adieu.

Ton ami à jamais,

H....

LETTRE LIV.

A la même.

En pleine mer, 22 février 1779.

Tes désirs seront certainement satisfaits. Quant à la disparité de nos âges, ce que tu me disois hier te fait honneur ; mais ne change rien à ma résolution qui est bien arrêtée. Il y a longtemps d'ailleurs que je sais à quelle époque tu es née. Te rappelles-tu quelques mauvais vers que tu as eu la patience de lire lorsque j'étois en garnison à Huttingdone? Que je souffre mille morts plus affreuses les unes que les autres, si, lorsque je les composai, je ne sa-

vois pas combien d'années tu avois plus que moi. De peur que tu ne vinsses à soupçonner que je te croyois la plus âgée, je te disois dans ces vers, comme tu peux t'en convaincre si tu ne les a pas jetés au feu, sort dont ils étoient bien dignes, que j'étois né le même jour et presque la même année que toi.

Il est inutile de nous étendre davantage sur ce sujet : je conçois tout ce que tu veux me dire ; mais je n'en persisterai pas moins dans mes sentimens. Rappelle-toi de Ninon ; tu n'es pas encore assez âgée pour être ma *mère*.

Ton H....

LETTRE LV.

A la même.

24 février 1779.

Depuis le moment où nous nous sommes séparés hier, je ne me suis occupé que du sujet de notre conversation. Quoique je ne t'aie pas promis de t'écrire avant vingt-quatre heures, tu vois que je ne puis pas différer plus long-temps à le faire. La circonstance qui doit accélérer notre mariage, et qui seule peut me rendre heureux, ne peut se remettre à une époque plus éloignée que celle de demain au soir. J'ai sur moi la publication des bans, et le petit portail de l'église sera ouvert à

huit heures. Pas de délai, je t'en supplie; sans quoi tu entendras des discours bien plus insensés encore que ceux que je t'ai déjà tenus.

Quand je pense à M...., je ne suis plus maître de moi; j'extravague. Que dois-tu te figurer que je fasse quand je crains que tu ne m'oublies ! M...., aie pour moi de l'indulgence, je t'en prie, mais non de l'indifférence.

Ton fidèle à jamais,

H...

LETTRE LVI.

A miss M...

1.er mars 1779.

Quoique nous devions nous trouver ensemble demain, il faut que je t'écrive deux mots ce soir, pour te dire que j'ai tout espoir de réussir ; dans dix jours au plus ce sera une affaire terminée, tu n'auras plus alors à m'opposer tes dettes pour obstacle ; cette seule et dernière objection sera écartée à jamais, et nous pourrons alors goûter le bonheur ensemble. Dans un mois ou six semaines, à dater de ce jour, je pourrai t'appeler *mienne*. Sou-

viens-toi seulement que l'état que j'ai pris, c'est-à-dire, mon caractère ecclésiastique, exige que cet hymen s'exécute promptement. J'écris par la poste de ce soir à Norfolk, pour que l'on fasse à notre presbytère les changemens qu'il exige. Demain j'aurai mille choses à te dire.

Adieu.

H....

LETTRE LVII.

A Charles.... , écuyer.

Il est inutile, mon ami, que tu te rendes à la ville; cela ne mèneroit à rien. G.... s'est montrée pour moi si obligeante, qu'il est impossible qu'elle me trompe ou qu'elle se méprenne; d'ailleurs ses renseignemens sont le résultat d'une observation si adroite et si fine ! Et quel intérêt pourroit-elle avoir à m'induire en erreur ? certainement elle n'en a aucun. Lis ce paquet de lettres, et tu verras des preuves multipliées..... Examine ce que M..... écrit et ce qu'elle pense depuis mon retour d'Irlande..... Tu me parois in-

quiet sur mon compte ; sois tranquille, mon ami ; je ne veux pas me déshonorer. Je ne sais pas ce que je ferai ; mais sans elle, je sens qu'il m'est impossible d'exister. Tu verras en moi un homme comme tu y as vu un amant. O dieux! si j'avois un rival ! mais il me faut des preuves incontestables avant de le croire.

Ton ami pour toujours,

H....

LETTRE LVIII.

Au même.

Jeudi, 6 avril 1779.

Tes raisonnemens ne signifient rien, absolument rien. Il peut se faire que ta manière de raisonner soit juste; mais elle ne calme nullement la violence de la passion qui m'agite. Tu dois reconnoître, à ce que je t'ai mandé hier au soir, que ma résolution est décidément arrêtée : plusieurs fois j'ai pris ma clef pour m'introduire à l'amirauté et mourir à ses pieds; elle me l'avoit donnée comme le passe-partout de l'amour; elle ne se doutoit guères qu'elle pourra être bien-

tôt celui de la mort. Mon cher ami, les renseignemens qu'on m'a procurés sont trop sûrs pour qu'il puisse me rester le moindre doute; toi-même tu as été comme pétrifié par le récit de ce qui s'étoit passé entre nous deux dans le parc. Qu'ai-je à faire au monde, moi qui ne vivois qu'autant que je lui étois cher, si ce n'est de cesser de vivre maintenant qu'elle cesse de m'aimer ? J'avois horreur du suicide, de ce crime et du défaut de courage qu'il annonce; mais cette horreur s'est entièrement évanouie. Mes motifs aujourd'hui pour renoncer à la vie différent de tous les autres. Avant ce que je viens d'apprendre, je possédois un trésor dans M...., mais comme il ne me reste rien aujour-

d'hui sur la terre, je ne veux plus y rester. La main de la nature a formé mon être d'élémens combustibles, et le flambeau, dirai-je la torche de l'amour? a embrasé mon sang; il faut que ses flammes me dévorent, puisque je ne puis les éteindre.... Si j'allois consommer la perte d'une autre personne que moi! As-tu jamais entendu parler de la fatale histoire de Salvini? Lorsque je la lus pour la première fois, elle me fit frémir, et je frissonne encore en ce moment, que je te la raconte sur le bord du précipice où je me trouve.

Salvini, dans l'âme duquel mon âme ne trouve que trop de rapports, fit connoissance à Rome avec Andelson, an-

glais, jouissant d'une fortune considérable. Salvinil'accompagne à Londres, et est conduit par lui chez mistriss Rivers et sa fille. Andelson, en introduisant Salvini, introduisit un rival et un.... Mais je ue veux pas anticiper sur mon récit. L'amour, qui n'avoit jamais eu aucun empire sur cet homme, le subjugue comme il le fait de moi. Cette passion entraîne par degrés sa victime d'un crime à un autre. Enfin, le jour du mariage de Nelly Rivers avec Andelson, Salvini la poignarde et cherche à se tuer lui-même; ceux qui l'entourent s'y opposent et en font une victime à la justice. Il est enfermé à Newgate, condamné à mort; Andelson parvient à corrompre

un geolier pour offrir à Salvini l'occasion de s'échapper, occasion dont il refuse deux fois de profiter. Il satisfait la justice en terminant ses jours à Tyburn. La mort d'Andelson et de mistriss Rivers, qui périrent des suites funestes de ce crime, ajoute encore à son atrocité.

O Charles! ton H.... n'est point encore un Salvini, et je ne veux être le meurtrier de qui que ce soit si ce n'est de moi-même. Les démons infernaux ne m'ont point encore tenté de plonger l'objet de ma flamme dans les abîmes de la destruction. Excuse ma foiblesse. Le style de mes lettres, je le crains, est aussi détestable que la cause qu'elles ont pour but de défendre est odieuse. Je

t'envoie ma montre sous enveloppe; porte-la pour l'amour de ton ami. Mon cheval Crop a été pour moi un bon serviteur: accepte-le, je te prie, et quand il sera trop vieux pour être monté, tu voudras bien le laisser paître dans ton parc; il porta une fois dans sa vie, combien j'étois heureux alors! celle pour qui je mourrai bientôt.... A l'effet de remplir le peu de papier qui me reste, je vais t'informer d'un événement qui m'a agité l'esprit pendant ces deux jours-ci.

Dans un endroit situé aux environs de la ville de Pragues, il s'est récemment commis un suicide qui, d'après les circonstances qui l'accompagnent,

paroît avoir été prémédité; il n'étoit pas l'effet d'une aliénation d'esprit, mais le résultat d'une délibération mûre et réfléchie.

La personne victime de cette résolution, après être restée quelques jours dans une auberge et y avoir mené un grand train, fut trouvée étendue morte sur le carreau, le crâne fracassé par l'effet d'un lingot dont l'un de ses pistolets étoit chargé. Elle avoit laissé sur sa table une lettre adressée au recteur de la paroisse et conçue en ces termes.

« Mon vénérable Monsieur,

» Sûrement vous voudrez savoir qui
» je suis; il n'est aucune raison qui
» m'empêche de vous satisfaire. J'ai
» pris naissance dans le comté de Bam-
» berg et fus, je ne sais trop pourquoi,
» élevé à Genève et dans la Suisse,
» d'où je voyageai, en faisant le com-
» merce de bijoux, dans la Hollande
» et dans les Pays-Bas. Tout le cours
» de ma vie a été empoisonné par
» la scélératesse du genre humain; je
» suis décidé à me séparer du monde
» à jamais. L'édit de tolérance vous
» dirigera, monsieur, dans la manière
» re d'enterrer mes dépouilles mor-

» telles. Faites enlever le plus promp-
» tement possible mon corps de cette
» maison. Il ne me reste aucun pro-
» che, si ce n'est un parent éloigné,
» qui, pour de très-bonnes raisons à
» moi connues, ne dira pas ce que je
» laisse en mourant. Quant à madame
» Nokin (c'étoit le nom de son hô-
» tesse), elle trouvera dans ma bourse
» de quoi se payer de mes dépenses
» dans sa maison ».

Adieu, mon ami, compte sur mon attachement tant que je vivrai.

H....

LETTRE XXXIII.

A M. H....

7 avril 1777.

Mon cher ami,

D'ici au moment où tu recevras cette lettre, je ne serai plus. Ne te laisse pas trop affliger par ma malheureuse destinée; j'ai lutté contre elle autant que je l'ai pu; mais elle triomphe de mes efforts. Tu sais où mes affections étoient placées; la perte de sa tendresse, qui m'a été enlevée, je ne puis dire par qui, a causé mon désespoir. Les gens insensibles me blameront, mais ton

cœur aura pitié de H.... Je voudrois pouvoir te laisser quelque chose qui pût te faire ressouvenir de moi, car tu es le second ami que j'aie sur la terre. Les titres de ma maison de Gosport sont entre les mains de W...., et répondent de cent livres sterling qu'il m'a prêtées pour réparer mon presbytère. Je désire bien sincèrement que lorsqu'il sera payé, il reste encore de quoi régler mes affaires de ce bas monde. Puisse le Tout-Puissant te combler de bienfaits toi et ta famille, et te préserver à jamais des tourmens qui m'accablent ! Je prie le ciel de protéger ma chère M...., l'ange que j'idolâtre, et de me pardonner l'acte que je médite, et qui seul peut me délivrer du déluge de maux que

j'endure depuis long-temps ; Oh! s'il est jamais en ton pouvoir de lui rendre quelque service, rappelle-toi ton fidèle et malheureux ami ,

H....

LETTRE LX.

A Charles...., écuyer.

Tooth-Fields, 8 avril 1779.

Je respire encore, et elle est morte! je l'ai assassiné et je n'ai pu m'arracher la vie! Son sang a rejailli sur moi et mes habits en portent encore les traces! Je ne te dis pas de me parler, ni de m'accorder un regard; mais, de grâce, apporte-moi de l'opium ou de l'arsénic, tout ce qui pourra terminer mes jours. Au nom sacré de l'amitié, si tu as quelque pitié pour moi, pour ton

ami au désespoir, apporte-moi quelque breuvage.....

N. B. Le reste de cette lettre n'a pas été jugé propre à voir le jour ; on a cru par conséquent devoir le supprimer. (*Expressions de l'original*)

LETTRE LXI.

Au même.

Prison de Toothill-Fields,
9 avril 1779.

Quelle nuit j'ai passée, bons dieux! Ta note, ainsi que la longue lettre dont elle étoit accompagnée et qui auroient dû me parvenir avant-hier, ont entièrement changé ma façon de penser. Il faut que je te fasse solennellement la promesse que tu exiges de moi. Je ne ferai aucune tentative contre ma vie. Si j'avois reçu ta lettre consolatrice au moment où elle m'étoit destinée, je

crois sincèrement que cette abominable affaire n'eût pas jeté l'alarme dans l'univers.

Pardonne-moi, mon ami Charles, ce que je t'avois marqué relativement à du poison ; j'ai maintenant les sens trop calmes, trop rassis pour m'occuper d'une semblable idée : rien ne me déterminera à de pareilles entreprises contre moi. Ma mort est une expiation due aux lois, que j'ai violées. Le docteur V.... est venu me voir; il m'a donné des conseils salutaires; et M. H... a pris beaucoup de soins pour dissiper les réflexions auxquelles je ne cessois de me livrer. Un être tel que moi trouver de semblables amis, après un pareil

forfait ! Plût au ciel que je pusse voir maintenant celle que je chérissois le plus sur la terre ! Je lui ferois connoître ce qui m'a porté à ce cruel attentat ; mais, hélas ! elle n'est plus !

LETTRE LXII.

Au même.

Newgate, 14 avril 1779.

Je n'ai plus la force d'écrire ! Accepte, je t'en prie, mes remercîmens de toutes les bontés que tu as eues pour moi pendant le cours de cette semaine. Mon jugement est fixé définitivement à demain vendredi, ou à samedi au plus tard. Quelle épreuve pour ton ami ! Dieu, que j'ai si violemment outragé, sait seul la contenance que je ferai au milieu des débats du procès ; mais j'espère qu'il soutiendra mon courage pendant la fatale lecture de ma

condamnation, comme lorsque je quitterai cette misérable existence. Ma résolution n'est pas encore arrêtée sur le parti que je prendrai pour ma défense ; mais je ne souffrirai certainement pas que l'on emploie les argumens par lesquels on prétend que je pourrois échapper à une mort que j'ai si justement méritée. Quoique le monde en pense, tu sais que je n'avois aucune mauvaise intention contre elle, jusqu'au *moment même* où mon doigt a pressé la détente du fatal pistolet. Voici comment cet horrible meurtre s'est consommé.

Pendant toute la journée de mardi, lorsque j'eus fini la lettre que je t'ai adressée, je cherchai inutilement l'oc-

casion de me détruire en sa présence ; j'en agis de même pendant toute la matinée du vendredi. Sur les six heures du soir, après avoir dîné chez le pauvre B...., j'aperçus le carosse du lord S.... devant le café de l'Artillerie, où j'étois à l'épier. Je le suivis jusque chez G.... Là je vis cette voiture la prendre pour la mener au spectacle. Alors ma résolution fut fixée. J'allai chercher mes pistolets à la maison, où j'écrivis à B... une lettre, que je mis dans ma poche, dans l'intention de la lui faire tenir; mais l'idée m'en étant sortie de la tête, cette lettre fut trouvée sur moi. De retour à Covent-Garden, j'attendis la fin du spectacle au café de Bedfort. Quelle figure je devois faire alors! Ce qu'il y

a de certain, c'est que j'entendis un homme dire à l'un de ses amis que je paroissois avoir l'esprit aliéné. Je brûlois de désir que la pièce fût finie! Chacun de mes pistolets étoit bourré avec la lettre la plus tendre qu'elle m'avoit écrite, une lettre qui m'avoit rendu le plus heureux des mortels et qui depuis avoit été pour moi une espèce de talisman. Enfin arriva la sortie du spectacle et la première scène de ma tragédie. Je rencontrai M.... sous la galerie de pierre, et m'appuyai en sa présence le bout de mon pistolet sur le front; mais elle ne me vit pas; je crois même que je ne fus aperçu de qui que ce fût, et la foule nous sépara. Je regardai alors cette circonstance comme fort malheu-

reuse ; mais maintenant je la considèe comme un avis providentiel que l'aveuglement de ma passion m'empêcha de reconnoître. Enfin je pressai la détente de cette arme funeste, le bruit de l'explosion me fit sortir de l'état de frénésie où j'étois, et je me trouvai aussitôt saisi et mené à la taverne de Shakespear (29). Au moment où l'on m'y conduisoit et où j'étois prêt à entrer, ne connoissant pas toute l'étendue de la catastrophe, aurai-je la force de le dire? Je demandai par grâce que l'on m'accordât la liberté de la voir. Comme je contemplois les funestes effets de ma rage, je vis se précipiter dans la chambre deux ou trois personnes qui, je le suppose, étoient arrivées trop tard

pour le spectacle, et qui ayant appris ce meurtre, étoient venues pour connoître le nom de la victime. L'une d'elles proféra quelques mots; mais j'étois trop confus, trop accablé pour pouvoir répondre. C'étoit milord S.... et M.r T.... Quel spectacle occupoit mes regards! Je ne pouvois plus me soutenir et je tombai en défaillance.

Ton H....

LETTRE LXIII.

Au même.

Tes bontés me confondent lorsque je viens à considérer quel être je suis. Quoi ! ton cœur est toujours aussi compatissant, aussi charitable qu'auparavant.... Mais le sort en est jeté : ton ami va passer dans un autre et, je l'espère, dans un meilleur monde. J'ai souvent réfléchi à ce que je donnerois pour avoir le plus petit aperçu de ce monde invisible, que les premiers pas que je vais faire vont offrir à mes regards. Les consolations que j'ai reçues ont tellement fortifié mon courage,

que j'irai hardiment au-devant du tré-pas : c'est un effort que j'avois sou-vent tenté ; mais lorsque j'étois sur le point de faire le sacrifice de ma vie, ma conscience me rendoit pusillanime et me faisoit frissonner d'horreur ; au-jourd'hui cependant je triomphe de la peur de la mort, dans la persuasion où je suis que, si je puis soutenir son aspect un seul moment, je ne la verrai plus de l'éternité entière : c'est cette seule crain-te de la mort qui nous rend malheureux pendant tout le cours de notre vie. Oui, mon ami, je me réjouis à l'approche du trépas ; je me réjouis de cette pen-sée, que je vais retrouver un grand nombre de mes amis. Beaucoup de gens semblent douter si l'on se recon-

noîtra dans le ciel ; jamais cela n'a fait une question pour moi, car nous ne perdrons aucune des notions que nous avons dans ce monde, si ce n'est celles qui résultent des imperfections de l'humaine nature. Il est certain que nous connoîtrons, non-seulement nos parens et nos amis, mais tous les bienheureux de tous les siècles et de toutes les religions (30) dont même nous n'aurons jamais vu les traits dans ce monde, et que nous serons également connus d'eux.

Je termine ici ma lettre, car voici bientôt le temps où je ne pourrai plus t'écrire.

Ton infortuné

H....

LETTRE XLIV.

Newgate, 17 avril 1779,
samedi au soir.

L'horloge vient de sonner onze heures; le calme le plus parfait règne dans ce séjour ; que n'en est-il ainsi de mon cœur attristé ! Le caractère mélancolique du célèbre Young, dont l'humeur a toujours si bien sympathisé avec la mienne, auroit encore été plus sombre, si jamais ce poëte eût été assez malheureux pour entendre l'horloge de Saint-Paul retentir au milieu du silence de la nuit dans les cachots de cette horrible prison. Les vibrations de ce son lugubre ont quelque

chose de solennel qu'on prendroit pour la voix sépulcrale de la mort. Plut à Dieu que ce fussent ses terribles accens ! mon oreille impatiente les accueilleroit avec un plaisir délectable. Cependant il me reste encore un jour à vivre. Calmez-vous, mes esprits, jusqu'à ce moment si désiré.... J'irai rejoindre alors mon Dieu, mon créateur et mon premier père ! Toi qui m'as créé tel que je suis, avec ces foiblesses, ces passions, et ce cœur ; toi qui es compatissant et miséricordieux, tu sais que je ne ressemblois nullement au trop grand nombre de tes créatures ; tu sais que je n'ai pas nié l'existence d'un Dieu, avant de me persuader que j'avois des droits sur ma vie ;

ô mon père ! daigne ne pas me bannir éternellement de ta présence paternelle! Ce ne sont pas le châtiment, les peines, l'enfer même que je redoute; tout ce que l'homme est en état de souffrir, je me sens la force de l'endurer; ma seule crainte est d'être traité comme un ingrat qui a méconnu tes bontés, d'être jugé indigne de ta présence et d'en être exclu à jamais. Ma plaie la plus sensible et la plus profonde est cette rébellion à tes volontés, qui m'attire une si sévère et si juste punition; mais, ô dieu de toute bonté! que ta commisération l'emporte sur ta justice ; et lorsque je serai forcé de renoncer à la lumière de ce monde, sauve-moi des ténèbres de l'éternité. S'il

m'étoit permis de voir celle que j'ai si témérairement privée de la vie... ! Présomptueux assassin ! Le bonheur que tu sollicites seroit le paradis pour toi!... Quel blasphème encore je viens de prononcer ! Mon père, mon sauveur, je me prosterne devant ta miséricorde, et j'attends patiemment ta sentence.

Mon cher ami,

Les papiers qui te seront remis après ma mort, ne sont pas des lettres, et je ne sais quel nom leur donner; ce sont les dernières expressions, le tableau de la situation d'un cœur qui t'a été

dévoué plus qu'à tout autre homme sur la terre.

Quand je réfléchis que j'ai été son amant et son assassin! Elle déclare dans l'une de ses lettres (je l'ai encore sous les yeux), qu'elle mourroit avec plaisir de ma main; « Je le sens, » me disoit-elle : la pauvre fille! Elle étoit loin de prévoir que je serois un jour son..... meurtrier!

Ce récitatif et ce dernier air qu'elle ait chantés devant moi étoient un bien mauvais présage, un bien mauvais augure, puisqu'ils ont prophétisé sa cruelle destinée. « Adieu, séparons-nous », furent les derniers accens échappés de sa bouche harmonieuse.

Je dois et je puis dire maintenant avec Shakespear :

Adieu, monde tumultueux où règnent
Des courts momens de joie et des siècles de douleur.

Mais je n'ai pas le droit d'ajouter avec lui :

Je vais chercher là-haut des événemens plus heureux
Dans le sein de la paix et de l'*amour*.

Amour ! Ce mot dans ces lieux et dans ce moment !

LETTRE LXV.

Newgate, dimanche 18 avril,
à 4 heures du matin.

O Charles ! Charles ! j'ai à te parler de tourmens, de tortures, de l'enfer et de choses encore plus terribles, s'il se peut, que l'enfer. Lorsque j'eus fini mon dernier feuillet de papier, je me sentis du calme dans l'âme, et je me trouvai même résigné à mon sort; je l'étois effectivement...., je le suis encore.

Je me jetai sur mon lit, le corps épuisé de fatigue, harrassé de l'agitation que j'avois éprouvée; enfin le som-

meil vint s'emparer de mes sens; mais il ne vint que pour mettre le comble à mes souffrances, en m'accablant du songe le plus affreux. La fin de cet univers étoit arrivée; un autre monde étoit présent à mes yeux; je venois d'entendre mon jugement dernier porté sans recours; j'étois condamné à un bannissement perpétuel de la présence du Tout-Puissant. O Charles! cet événement fut pour moi plus terrible que tout ce que la fiction ait jamais pu imaginer, que ce que la foiblesse humaine ait jamais redouté....

Son jugement à elle fut aussi rendu, son châtiment annoncé; mais ses fautes étoient en si petit nombre et si vé-

nielles, que quelques heures suffirent pour les expier, car c'étoit la cruelle témérité de mon bras qui l'avoit forcée de comparoître devant l'Être Suprême avant son heure marquée. O Charles ! ses foiblesses étoient si légères et en si petit nombre, qu'elles ne retardèrent son bonheur éternel que de quelques minutes. Ces instans passés, l'enfer commença pour moi, car elle fut arrachée de ma présence par des esprits célestes, par des anges, et je la vis pour la dernière fois. Oui, je la vis, pour la dernière fois, aussi clairement que je vois les barreaux de mon donjon, à travers cette foible clarté qui luit à mes regards. Sa figure et sa personne avoient quelque chose de

plus divin encore que lorsqu'elle étoit sur la terre : je vis aussi son cœur à découvert comme sa figure ; elle ne daigna pas me sourire ; mais ce qui mit le comble à mes angoisses, c'est que cet être angélique étoit appuyé sur le sein d'un autre ange qui la transportoit aux demeures célestes. Il y avoit entre nous un gouffre épouvantable; il me fut impossible de le franchir et à elle de venir jusqu'à moi ; elle ne parut pas même le souhaiter, ce qui acheva de me désespérer.

Oh ! comme je fus content ! Comme je pleurai de joie ! lorsqu'à mon réveil je reconnus que ce n'étoit qu'un songe et que je me trouvois encore dans le

cachot des condamnés de Newgate !

M. Hakeman et le docteur Villette, que tu ne connois pas, je crois, ont eu pour moi une extrême obligeance. Ton pauvre H..... trouve plus d'amis qu'il n'en mérite.

LETTRE LXVI.

Lorsque ces papiers, écrits à différens intervalles et d'une manière incohérente, seront entre tes mains après ma mort, ils te procureront quelque consolation, en te faisant connoître la situation de mon âme à ma dernière heure.

Charles, à mesure que ce moment terrible approche, je reprends de plus en plus du calme et de la résignation. Si tu t'en rappelles, j'ai toujours été d'avis qu'une grande affliction étoit plus facile à supporter qu'une petite; je te l'ai souvent assuré, et maintenant

j'en ai la certitude. Il y a aujourd'hui quinze jours, j'étois fou, fou à lier ; ce matin je me trouve tranquille, calme, composé, et cette paisible résignation provient de la certitude où je suis de mourir demain.

Réfléchir à ce court espace de temps est cependant une chose terrible ; il est, pour ainsi dire, plus pénible encore pour moi de m'en occuper que de songer à l'avenir qui m'attend.

Ce que l'on va lire est la substance de différentes notes mises par ordre pour indiquer l'état de son esprit dans le terrible intervalle qui sépara la matinée du dimanche, de la soirée du jour de son exécution.

Essayons d'être nous-mêmes. Quel misérable je suis! Mais, comme le dit Young, il existe un Dieu, un Dieu miséricordieux, quoique l'homme, sa créature, soit souvent dénué de commisération. Dieu connoît mon cœur, et il me jugera d'après la situation de ce cœur : j'espère qu'il fera grâce à un insensé. Il sait que mon intention n'est pas d'atténuer un crime dont je reconnois toute l'énormité.

J'ai vu dans les fers beaucoup de coupables aussi désespérés que je le suis; j'en laisse un grand nombre derrière moi, jouissant encore d'une pleine liberté. Puissent-ils reconnoître leur erreur avant qu'ils soient confrontés

avec leurs victimes au tribunal suprême du Dieu de miséricorde ; de ce Dieu que j'ai si cruellement offensé !

Ces lettres se terminent à celle qu'on vient de lire. La note qui suit a été écrite au crayon; tout ce qui étoit lisible a été conservé: si le sens en est imparfait, il faut se rappeler que les caractères en ont été tracés au pied de l'arbre fatal, à Tyburne.

Mon cher Charles,

Adieu pour toujours dans ce monde! Je meurs en véritable chrétien, espérant voir réaliser tous les vœux que sans doute ton amitié fait pour moi. Puisse l'aveu sincère de mon repeutir empêcher que mon exemple ne soit

jamais imité ou qu'il ne produise aucun effet dangereux ! Si l'univers savoit comme j'abhorre mes anciennes idées de suicide.... mon crime.... Dieu seul.... en sera le meilleur juge. Je te charge, mon ami, de prendre soin de *sa* réputation..... Ma pauvre sœur..... et son digne époux voudront bien.....

Ton affligé, sur le bord de sa fosse,

H....

Après avoir donné ces lettres au public, nous allons lui présenter des détails extraits d'une brochure publiée quelques jours après l'événement, et attribuée à Herbert Croft, qui étoit un des amis intimes de Hackman.

James Hackman de Gosport reçut le jour, en 1755, de parens respectables, qui le mirent en apprentissage chez un mercier en gros, dans cette ville. Mais comme il étoit d'un caractère difficile à gouverner, ils lui achetèrent une commission d'enseigne, lorsqu'il n'avoit encore que dix-neuf ans. Il changea ensuite cette commission contre une lieutenance dans le cinquante-huitième régiment de ligne. A cette époque, il reçut du protecteur de miss Ray une invitation de venir passer quelques jours à sa terre, où il est à présumer qu'il éprouva pour la première fois le pouvoir de ses charmes. Une très-étroite intimité résulta de cette entrevue; mais il est incertain encore,

malgré le contenu des lettres qu'on vient de lire, si elle lui avoit donné des encouragemens suffisans pour lui faire croire qu'elle l'épouseroit et qu'elle abandonneroit son lord; ce qu'il y a d'assuré, c'est que Hackman l'aimoit à la fureur, et que la mort de l'un et de l'autre est due aux funestes conséquences de cette affection.

James Hackman s'étoit imaginé que l'état ecclésiastique étoit le chemin le plus court à l'avancement et à la fortune; il prit en conséquence les ordres aux approches de Noël, en 1778, et obtint, aussitôt après, la cure de Wyverton, dans le comté de Norfolk.

On a prétendu qu'Omaï, jeune sau-

vage logé chez le lord Sandwick, avoit fait, par ses signes et ses gestes, des dénonciations sur leur commerce amoureux au lord, et que cette révélation avoit enflammé la jalousie de ce seigneur; mais il n'est guère probable que ces deux amans se soient compromis devant ce jeune sauvage auquel le lord avoit donné si généreusement l'hospitalité, jusqu'à se permettre quelqu'indiscrétion en sa présence. Certaines personnes, cependant, ont assuré que ce chef de l'amirauté avoit reproché à miss Martha Ray son inconstance; qu'elle en avoit fait l'aveu en promettant de se réformer; et que malgré cette promesse, elle continua d'entretenir secrètement ses liaisons avec

James Hackman; mais cette assertion est dénuée de preuves, et aucune plainte à cet égard n'étoit échappée au lord.

Les circonstances relatives à la naissance et à l'éducation de miss Ray n'ayant pas encore été communiquées au public d'une manière exacte, nous allons présenter à nos lecteurs quelques renseignemens fidèles et circonstanciés sur la vie de cette femme, dont les charmes égalèrent l'infortune.

Elle prit naissance dans le quartier de Covent-Garden, en 1741. Son père, qui étoit tailleur de corps, prit une boutique dans Hollywell-Street, et mit sa fille en apprentissage chez ma-

Bayerische Staatsbibliothek München

dame Surville, maîtresse couturière, où elle résida plusieurs années et où elle s'acquit la meilleure réputation.

Dans un beau jour d'été, en 1760, miss Martha Ray fixa au parc Saint-James l'attention du lord Sandwich; il devint épris de ses charmes et en fit sa maîtresse; ce lord accorda ensuite une pension honnête à sa mère, qui mourut quelque temps avant la catastrophe. Cette union produisit cinq enfans : l'aîné avoit seize ans à la mort prématurée de sa mère, et servoit en qualité de contre-maître dans la marine royale; le second étoit au collége de Charter-House; la mère avoit une fille avec elle, et les deux plus jeunes

garçons étoient à deux séminaires différens, sous la protection du lord Sandwich : mais tous ces enfans portoient le nom de Ray.

Il est de toute justice de faire observer ici que miss Ray n'eut, avant de connoître Hackman, aucunes autres liaisons que celles qui donnèrent naissance à ces cinq enfans. Le lord Sandwich lui procura une très-belle éducation, dont elle reçut une partie en France. Elle possédoit les langues modernes, chantoit avec beaucoup de grâce et touchoit à ravir du forté-piano. Sa mémoire est digne du respect de toutes les femmes de sa classe, et il n'en est presqu'aucune qui ait mérité une

meilleure renommée. Elle étoit généreuse au-delà de tout ce qu'on peut imaginer, et les bontés de son illustre amant la mirent à même d'exercer cette bienfaisante disposition, et de devenir la protectrice des pauvres. Elle fut généralement regrettée, surtout de ses domestiques, qui perdirent en elle la plus indulgente des maîtresses.

Après avoir parlé de cette femme infortunée, nous allons raconter les circonstances qui furent cause de sa mort et de celle de l'homme dont elle étoit adorée.

Le mercredi 7 avril 1779, miss Ray avoit été au théâtre de Covent-Garden, à la représentation de l'*Amour au Village;* elle sortoit du spectacle à onze

heures précises du soir, accompagnée de la signora Galli, lorsque se trouvant pressée par la foule qui s'étoit rassemblée sur la place, John Macnamara, écuyer, dont miss Ray étoit un peu connue, lui offrit son bras pour la conduire à son carrosse; elle étoit à quinze pas de la voiture, lorsque Hackman, qui la suivoit de près, tira sur elle un coup de pistolet et l'atteignit d'une balle au front. Cette balle tomba sur le bras gauche de M. Macnamara, qui s'imaginoit que le coup de pistolet avoit été tiré en l'air et que miss Ray s'étoit évanouie de frayeur; mais en cherchant à la soutenir, il s'aperçut qu'elle étoit toute en sang; il aida à la conduire à la taverne de Shakespear. Le coupable

ne fut arrêté que lorsqu'il eut déchargé le second coup de pistolet sur lui-même. Hackman n'ayant pas réussi à s'ôter la vie, se jeta à la renverse et essaya de se tuer à coups de crosse de ce même pistolet sur la tête, en criant à toutes forces : « Tuez-moi ! tuez-moi ! » Ce malheureux, arrivé à la taverne, demanda avec instance la permission de voir miss Martha Ray; mais il ne fut pas plutôt en présence de cette infortunée, qui n'avoit pas survécu une minute à l'explosion, qu'il tomba sans connoissance. On le transporta alors au corps-de-garde de Covent-Garden; et le lendemain, sur les cinq heures du matin, il fut interrogé par sir John Fielding, qui le fit mettre

dans la maison de détention de Tothill-Fields. Le surlendemain il fut de nouveau interrogé à Bow-Street, où il fut traité avec les plus grands égards et avec beaucoup d'humanité. Mais les circonstances de l'attentat qu'il avoit commis exigèrent qu'on le transférât à Newgate. Son procès fut, la semaine d'après, instruit publiquement au tribunal de Old-Bayley. Le principal témoin fut M. Macnamara qui fit la déclaration des circonstances ci-dessus mentionnées; d'autres particularités, relatives à cette affaire, furent données par M. Mahon, apothicaire dans Bow-Street; par M. Obrien, chirurgien, et principalement par Mary Anderson, qui vit ce malheureux suivre pas à pas miss Mar-

tha Ray, l'arrêter par sa robe, lui tirer un coup de pistolet et décharger l'autre contre lui-même; elle ajouta qu'ils tombèrent tous deux à la renverse, de manière que leurs pieds se touchoient, et que pendant tout le temps que Hackman fut par terre, il s'efforça de se meurtrir la tête à coups de crosse de pistolet.

Miss Ray fut enterrée dans les habits mêmes qu'elle portoit lorsqu'elle fut sacrifiée aux fureurs d'une passion effrénée; on ne la dépouilla que de son argent et de ses bijoux.

Lorsque le lord Sandwich reçut la première nouvelle de cette funeste aventure, il pleura amèrement et parut

long-temps inconsolable de la perte d'une femme avec laquelle il avoit vécu dix-sept ans dans la plus grande intimité.

Le jour du jugement, le prisonnier ayant été invité à faire l'emploi de ses moyens justificatifs, il répondit en ces termes, d'une voix tremblante et mal articulée :

« J'aurois épargné à la cour le soin » d'entendre les témoins à ma charge » si je n'avois pas craint, en me décla- » rant coupable, de témoigner pour la » mort un mépris qui n'est nullement » conforme à ma position, et de vou- » loir attirer sur ma tête tous les » dangers dont elle est menacée; j'ai

» pensé d'ailleurs que je devois satis-
» faire la justice de mon pays en lais-
» sant démontrer authentiquement la
» gravité de mon offense et établir sur
» des preuves irrévocables les faits dont
» on m'accuse.

» Le public voit en moi le plus mal-
» heureux des hommes, et je m'avoue
» moi-même criminel à un très-haut
» degré; mais tout en déclarant, avec
» le plus grand repentir et en rougis-
» sant de honte, que ma résolution
» d'attenter à mes jours étoit bien pro-
» noncée; je proteste par tous les égards
» pour la vérité qui conviennent à
» ma situation infortunée, que le des-
» sein de donner la mort à celle que

» je chérissois plus que la vie, ne m'é-
» toit jamais venu dans la pensée, avant
» l'instant où une espèce de frénésie
» s'empara de mes sens et me porta à
» commettre l'action que je déplore
» maintenant du fond de mon âme. La
» lettre que je destine à mon beau-
» frère produira sur les gens honnêtes
» l'effet que j'en dois attendre.

» Je me flatte qu'on ne trouvera dans
» ma conduite, avant cet effroyable
» meurtre, rien que la charité humai-
» ne en général ne puisse excuser. Je
» n'ai nulle envie de me soustraire au
» châtiment que les lois de l'Angle-
» terre réservent à mes crimes; mais,
» trop malheureux aujourd'hui pour

» éprouver une punition dans la mort,
» ou une satisfaction dans la vie, je me
» soumets avec soumission et repentir
» au jugement de l'Être-Suprême, et
» aux conséquences de l'examen qui
» vient d'avoir lieu de ma conduite et
» de mes intentions ».

La lettre dont il est question ci-dessus étoit adressée à Frédéric Booth, écuyer, beau-frère de Hackman; elle annonçoit qu'elle ne pourroit lui parvenir que lorsque celui qui l'avoit écrite ne *seroit plus*.

Le juri ayant trouvé le prisonnier coupable, il fut sur-le-champ condamné à perdre la vie; la sentence fut en effet mise à exécution le jour prescrit par

le jugement, en présence du concours de monde le plus nombreux qui eût jamais assisté à la mort d'un infortuné. Tous ceux qui le connoissoient prirent son sort en pitié ; on oublia le meurtrier dans l'amant, et l'humanité versa des pleurs sur sa tombe.

La destinée de James Hackman et de miss Martha Ray, qui semblent avoir reçu le jour l'un et l'autre pour leur destruction mutuelle, prouve combien le bonheur est quelquefois peu durable dans ce monde. La réputation de l'homme fut exempte de toute espèce de blâme, et sa conduite irréprochable avant sa funeste résolution d'assassiner l'idole de son cœur.

Le caractère de la femme n'étoit pas moins estimable, si l'on en excepte ses torts personnels envers le respect humain. Il résulte de ces deux exemples, que nous ne pouvons trop exercer d'empire sur nos passions, et que cette obligation nous est rappellée par la fatale histoire de Hackman et de miss Martha Ray.

NOTES
DU TRADUCTEUR.

PREMIER VOLUME.

(1) pag. 2, lig. 2.

Depuis hier, l'amour moins aveugle à mon avis que sir John Fielding....

JOHN Fielding, juge de paix très-intègre, étoit frère du célèbre auteur du roman de *Tom John*. On prétend que ce magistrat, pour mieux s'acquitter des devoirs de sa place, contrefit l'a-

veugle pendant vingt années de sa vie, dans l'intention de mieux observer la physionomie et la contenance des prévenus qu'on amenoit devant lui.

(2) pag. 12, lig. 15.

Venez demain, Omaï sera ici.....

Omaï, natif d'Ulaïetea, île découverte dans les mers du Sud par le capitaine Cook, fut amené en Angleterre en 1774, par Tobias Furneaux, commandant le sloop l'*Aventure*. On trouve, dans le *Gentleman's Magasine*, une lettre adressée au rédacteur de ce journal, et conçue en ces termes :

« Je vais, Monsieur, vous commu-

» niquer le résultat d'une visite que
» j'ai rendue à un de mes amis à Hert-
» ford, chez qui j'ai dîné dans la com-
» pagnie d'Omaï.

» Ma taille est à peu près de cinq
» pieds dix pouces; et, la première
» fois que je fus introduit auprès d'O-
» maï, par son interprète, M. An-
» drews, je voulus la mesurer avec
» celle de cet étranger; cette liberté
» plut extrêmement à Omaï, qui aime
» beaucoup qu'on s'occupe de lui. Je
» reconnus qu'il avoit un demi-pouce
» de moins que moi; il est plus vi-
» goureux et plus robuste, quoique
» très-leste cependant; son teint res-
» semble à celui d'un Européen habi-

» tué à vivre dans des climats chauds;
» ses traits sont réguliers et embellis
» par un air de gaîté que les plaisirs
» qu'il goûte ici semblent répandre
» sur sa physionomie; sa chevelure,
» bien fournie, est d'un jais brillant;
» il l'a retroussée en nates depuis son
» arrivée; ses bras sont tatoués sui-
» vant la coutume de son pays. L'usage,
» à Ulaïetea, veut que l'on reçoive une
» marque particulière sur la main lors-
» qu'on se marie; et Omaï, que je sup-
» pose avoir dix-huit ans, a déjà été
» honoré de huit ou dix rangs de ces
» stigmates, ce qui prouve qu'il a déjà
» eu autant de femmes. Il est aussi
» marqué ou tatoué sur quelques au-
» tres parties du corps.

» Je le vis chez le baron de Diems-
» dale, chez qui j'eus le plaisir de
» dîner avec lui pendant les prépara-
» tions qu'il subissoit pour être ino-
» culé, opération à laquelle il s'est sou-
» mis sans en éprouver aucune incom-
» modité.

» Omaï a les manières aisées et po-
» lies et se comporte avec grâce à ta-
» ble; il se sert assez adroitement de
» son couteau ou de sa fourchette, et
» se conduit à tous égards avec dé-
» cence et propreté. Comme il étoit
» astreint à un certain régime, il ne
» mangea devant moi que du pudding,
» des pommes de terre et autres légu-
» mes : en général, il est très-sobre,
» quoique très-porté pour la viande

» et particulièrement pour la chair de
» mouton.

» Omaï a un maintien si agréable,
» une si bonne tournure, qu'on a peine
» à croire qu'il vienne des îles méridio-
» nales, où les mœurs sont si diffé-
» rentes de celles des peuples civilisés
» de l'Europe.

» Il prononce quelques mots assez
» couramment, tels que : *How do you*
» *do*, etc. (comment vous portez-
» vous)? Ce sont les expressions dont
» il se servit pour saluer le roi quand
» il fut présenté à sa majesté. La langue
» d'Ulaïetea, qui est la même que celle
» d'Otaïti, ne compte pas plus d'un
» millier de mots, ce qui fait qu'Omaï

» est très-embarrassé pour exprimer
» les nouvelles idées qu'il acquiert dans
» ce pays. Comme les peuples méri-
» dionaux n'ont que trois quadrupè-
» des, le chien, le rat et le pourceau,
» il n'a pas d'autre terme pour décrire
» un cheval que celui d'un grand co-
» chon qui porte les gens ; ou une
» vache, que celui d'un grand cochon
» qui donne du lait. Le nombre des
» fruits de ces îles, étant encore très-
» limité, rien ne procure plus d'amu-
» sement à Omaï qu'un jardin et le
» produit des espaliers. Il dit qu'il vou-
» droit qu'on ôtât les buis et les ifs,
» pour y substituer des plantes qui pro-
» duisent quelque chose à manger.

» La première fois qu'il vit une mai-

» son, ce fut pour lui un sujet d'éton-
» nement incroyable : et cela n'est pas
» surprenant dans un homme qui n'a-
» voit jamais vu que des huttes et des
» cabanes. Lors des premiers temps de
» son arrivée à Londres, des carrosses
» tirés par des chevaux lui paroissoient
» un prodige ; mais aujourd'hui il les
» voit sans aucune marque de sur-
» prise.

» Dans les îles méridionales, on n'en-
» terre pas les corps, mais on les laisse
» se dissoudre à fleur de terre. La pre-
» mière fois qu'Omaï assista à un con-
» voi funèbre à Herfort, il ne put le
» voir sans pleurer à chaudes larmes,
» et ne voulut pas voir achever cette

» scène lugubre. Lorsqu'il traversa le
» çimetière, et qu'on lui dit que c'é-
» toit l'endroit où l'on inhumoit les
» gens du pays, il demanda si tous ceux
» qui étoient enterrés étoient morts de
» l'inoculation.

» Omaï a le caractère très-foible, et
» est doué de beaucoup de discerne-
» ment et d'intelligence. Il donna un
» jour une grande preuve de sensibi-
» lité: comme il étoit à regarder quel-
» ques pêcheurs qui tendoient des li-
» gnes, il voulut voir ce qu'ils fai-
» soient; lorsqu'il remarqua que les
» hameçons étoient garnis d'un ver vi-
» vant, il détourna les yeux d'un objet
» qui paroissoit l'affecter beaucoup, et

» déclara son aversion pour toute sorte
» de poisson pris de cette manière.

» Ses parens, qui, avant son dé-
» part, ne pouvoient se faire à l'idée
» de se séparer de lui, employèrent
» tous les raisonnemens que l'amitié
» pouvoit leur suggérer pour l'empê-
» cher de partir avec le capitaine Four-
» neaux; ils lui observèrent qu'aucun
» de leurs compatriotes, étant une fois
» sorti de leur île, n'y étoit jamais
» rentré; qu'ils avoient été sûrement
» tués ou mangés. Ils le croyoient en
» effet; et ce qui les confirmoit dans
» cette opinion, c'est le bœuf salé qu'ils
» avoient vu à bord des vaisseaux an-
» glois. Les naturels de ce pays n'ayant

» jamais vu en effet d'autres quadru-
» pèdes que ceux dont nous avons par-
» lé ci-dessus, ils s'imaginoient que la
» viande qui se trouvoit dans les navires
» n'étoit autre chose que de la chair
» humaine. Ils lui dirent aussi que les
» vaisseaux qu'ils voyoient, alloient d'î-
» les en îles, et que ceux qui les mon-
» toient, n'ayant pas de patrie à eux,
» se nourrissoient aux dépens de ceux
» qui les habitent. Mais ces effrayantes
» suggestions ne produisirent aucun ef-
» fet sur Omaï, qui résolut de mourir
» ou de satisfaire sa curiosité.

» Si l'on considère les mœurs et
» l'histoire des habitans d'Ulaïetea, les
» doutes qui se présentèrent à Omaï,

» son état d'indépendance, sa famille
» et la popularité dont il jouissoit dans
» son pays, il n'est peut-être, dans au-
» cunes autres annales du genre hu-
» main, un plus grand exemple de cu-
» riosité, de résolution et d'audace,
» que celui qui nous a été donné par
» ce sauvage.

» Omaï retourna dans sa patrie,
» comblé des présens que lui avoient
» faits le roi d'Angleterre et les sei-
» gneurs les plus distingués de ce
» royaume. Les trésors dont il étoit
» possesseur le firent rechercher d'un
» grand nombre de partis très-riches.
» La souveraine d'Ulaïetea, qui étoit
» très-vieille, et qui avoit toujours

» l'humeur galante, lui accorda ses » faveurs. Il obtint, lors du troi- » sième voyage du capitaine Cook, » un établissement dans l'île de Hua- » heine; mais ses richesses excitèrent » l'envie et la cupidité des autres ha- » bitans du pays, qui le massacrèrent » pour se partager ses dépouilles ».

(3) pag. 13, lig. 11.

Que diroient Obéréa et ses dames d'honneur, Omaï, lorsque vous retournerez dans votre pays après votre tour du globe?

Obéréa, reine d'Otaïti, jouissoit d'une autorité presqu'illimitée dans cette île, lorsque le capitaine anglois Wallis la découvrit en 1769; elle fit, à ses offi-

ciers et à ses compagnons, le plus gracieux accueil ; Wallis étant tombé malade, elle le fit soigner par ses femmes et lui prodigua toutes ses attentions jusqu'à son entier rétablissement. Il est facile d'entrevoir, dans la relation de Wallis, que ce capitaine eut les faveurs de la reine qui étoit prodigue de ses bonnes grâces. Lorsque le capitaine fit son premier voyage dans la même île, en 1769, Obéréa n'avoit plus le rang ni l'autorité de souveraine, d'après une loi singulière de ce pays, en vertu de laquelle les enfans mâles héritent, dès l'époque de leur naissance, du titre de leurs père et mère, ainsi que de leurs biens, dont ceux-ci conservent seulement l'usufruit jusqu'à la majorité desfils.

Cette reine fit cependant à M. Cook, et notamment au chevalier Banks, l'accueil le plus distingué ; elle les rendit plusieurs fois témoins d'une cérémonie fort étrange. Les Indiens, devant qui les Anglois s'étoient livrés à la pratique de leurs prières et de leurs observances religieuses, les invitèrent le soir à un spectacle bien différent. Un jeune Otaïtien, d'une taille gigantesque, et une jeune fille de onze à douze ans, satisfirent leur tendre penchant et couronnèrent leur flamme amoureuse en présence de plusieurs officiers anglois et d'une foule innombrable d'habitans du pays, sans que ces derniers en fussent aucunement scandalisés. Parmi les assistans étoient plusieurs fem-

mes d'un rang distingué, et particulièrement Obéréa, qui présidoit elle-même à ces joyeux ébats; elle donna en effet à la jeune fille des instructions sur la manière dont elle devoit s'acquitter de son rôle; mais, ajoute l'auteur de la relation, la fille ne paroissoit pas en avoir besoin, malgré la foiblesse de son âge.

Obéréa étoit encore existante lors du troisième voyage de Cook, mais elle mourut en 1780.

(4) pag. 25, lig. 2.

Hier je me suis mis à apprendre la ballade du vieux Robin Gray.

Les Écossois ont une historiette fort

touchante de deux amans qui, prêts à s'épouser, furent séparés par le sort, à raison de ce que l'un fut obligé de faire un long voyage sur mer. Robin Gray, sexagénaire fort riche, profita de cette circonstance pour offrir à la jeune fille sa main et sa fortune, qu'après une longue résistance, et sur le bruit de la mort de son amant, elle finit par accepter. Au bout de quelques années de mariage, l'amant revint et fut désespéré de trouver sa maîtresse unie à Robin Gray. Jenny (c'étoit son nom) sentit, malgré les soins et les attentions du vieillard, la perte qu'elle avoit faite et ne put s'en consoler. Cette anecdote a donné naissance à une foule de ballades fort agréables et que l'on

entend chanter dans tous les villages de l'Angleterre.

(5) pag. 25, lig. 14.

Pour l'amour de Dieu, que je voie mon Jamie !

Jamie est une corruption amicale du mot *James*.

(5 *bis*.) pag. 29, lig. 6.

Ne me parlez pas de la nouvelle année ni du poëte lauréat.

On appelle en Angleterre *poëte lauréat*, celui qui, tous les ans, est chargé de faire une ode en l'honneur de l'anniversaire du roi.

(6) pag. 32, lig. 8.

Omaï prit le sucrier, le secoua

sur une tranche de plumpoudding.

Les Anglois appellent de ce nom un mets composé de groseilles sèches, de sucre et de farine, qu'ils enveloppent dans une serviette et font cuire à l'eau bouillante.

(7) pag. 35, lig. 10.

Envoie-moi par le premier messa-ge Jean Second.

Jean Second, poëte hollandois, a composé en latin des baisers, dont l'élégant traducteur des Eglogues de Virgile, M. Tissot, nous a donné une traduction infiniment supérieure à celles qui avoient paru avant la sienne.

(8) pag. 48, lig. 15.

Othello; mais, au lieu de tuer son

épouse, il auroit dû se donner la mort à lui-même.

Othello, personnage d'une des tragédies de Shakespear, est un prince africain fort jaloux, qui, décidé à tuer sa maîtresse et ne voulant pas verser son sang, l'étouffe en la serrant dans ses bras pendant qu'elle repose étendue sur son lit.

(9) pag. 48, lig. 18.

Zanga. . . . . .

Personnage d'une tragédie d'Young, intitulée la *Vengeance*.

(9 *bis*.) pag. 52, lig. 16.

Il y bâtit un palais où il mourut,

après avoir ordonné par son testament que tous les empereurs romains fussent couronnés à Aix-la-Chapelle.

Belleforêt, qui rapporte ce conte d'après Pétrarque, y fait des réflexions fort judicieuses; et cependant, quoiqu'il regarde l'anecdote du talisman comme très-fabuleuse, il ajoute qu'il ne voudroit pourtant pas tout à fait la rejeter, « vu les folies, dit-il, avenues » par les femmes, et les charmes faits » par elles pour se maintenir dans l'a- » mour des grands » *.

(10) pag. 55, lig. 10.

Un rayon de soleil se fit passage à

---

* *Voyez* les Mémoires historiques, critiques, et Anecdotes des reines et régentes de France, tom. I, pag. 374, *deux. édit. de* 1788.

travers la grille, et produisit un foible éclat de lumière réfléchi par les clous des cercueils.

Les Anglois mettent beaucoup de luxe dans leurs cercueils. Ceux des gens aisés sont tous en bois d'acajou, fermés de clous dont les têtes sont polies avec un grand soin. On trouve dans le répertoire des arts et métiers le texte d'un brevet d'invention accordé à un mécanicien qui a su donner, à la tête et à la tige de ces clous, une telle forme, qu'on ne peut séparer ou enlever les planches de ces bierres pour les voler, sans employer les plus grands efforts et sans les mettre en pièces.

(11) pag. 79, lig. 4.

Demain je vais à Cambridge sur Crop.

Crop est un nom familier qu'en Angleterre on donne aux chevaux qui ont la queue coupée.

(12) pag. 79, lig. 18.

Ma mémoire, relativement à Peter, l'enfant sauvage sur lequel tu me fais des questions, ne me donne que les renseignemens suivans.

Si cet enfant étoit un parfait idiot, le sauvage de l'Aveyron, connu à Paris sous le nom de Victor, ne paroît pas non plus être doué d'une grande intelligence; mais cette espèce d'abrutisse-

ment dans des sujets que des circonstances extraordinaires ont forcés de vivre dans l'éloignement de toute société humaine, ne viendroit-il pas de ce que les facultés de l'âme, semblables à celles du corps et principalement de la voix, résistent, quand elles n'ont pas été exercées de bonne heure, à toute espèce de tentatives pour les mettre en action. Relégué dans les bois, les treize ou quatorze premières années de sa vie, Victor a peut-être été, pendant tout ce laps de temps, sans faire aucun usage de l'organe du toucher. Errant dans les forêts, au milieu des bêtes sauvages, il n'a rien pu tenir d'elles, rien qui eût du rapport avec les habitudes de l'homme. Il

n'a jamais su ce que c'étoit qu'étreindre un objet; et il est à présumer que, n'ayant aucune tradition des êtres de son espèce, il a été réduit a saisir tout ce dont il avoit besoin avec la bouche, à l'instar des quadrupèdes qui, à l'exception du singe, ne se servent de leurs pattes que comme d'un point d'appui. Enfin Victor, à l'époque de son arrivée, étoit étranger même aux procédés de la sputation et de l'expectoration. S'il étoit possible de communiquer la parole à cet intéressant jeune homme et de le guérir d'un *mutisme* qui chez lui paroît incurable; si l'on parvenoit à lui faire connoître les moyens de consigner sur le papier toutes ses idées, rien ne seroit plus piquant que le récit des diffé-

rentes conjonctures de sa vie. L'histoire de Robinson Crusoé, si célèbre et si digne d'exciter la curiosité des lecteurs, n'auroit qu'un très-foible intérêt en comparaison des aventures du sauvage de l'Aveyron. Victor, échappé au fer meurtrier de quelque assassin, comme le prouvent les cicatrices dont son corps est couvert, aura peut-être été allaité par quelque bête fauve, et les premiers compagnons de son enfance ont sans doute été un fan ou un chevreuil. A leur exemple, il a brouté l'herbe, vécu de fruits sauvages, de simples et de racines. Enfant du désert, il a donc apporté au milieu de la société les mœurs des sauvages ; comme eux il témoigne un désir immodéré pour la liberté

des champs, tressaille, hennit même, si l'on peut s'exprimer ainsi, à l'aspect du soleil; puis recule au fond de sa chambre, les larmes à l'œil, et tourmenté par les réminiscences de ses premières habitudes ou des jeux de son ancienne condition.

Je ne sais ce que l'on doit attendre de cet individu vraiment extraordinaire et fait pour exciter l'attention des savans de tous les pays; mais il est déjà des notions que sa manière d'être a pu faire remarquer à l'observateur le moins exercé, c'est que l'homme endurci aux intempéries des saisons a la fibre douée d'une espèce d'atonie qui le rend bien moins sensible à la dou-

leur que l'homme social. Victor, dans les premiers temps, en effet écartoit avec ses doigts les cendres et les charbons du feu, et en tiroit des pommes de terre qu'il mangeoit toutes bouillantes; mais ce privilége lui a été enlevé par la civilisation.

Son instruction est foible si on la compare à celle d'un homme élevé au milieu de la société; mais elle est étonnante si on la rapproche de l'état dans lequel on la trouvé. Espérons que l'avenir, plus de liberté peut-être, plus de communication, et surtout ce sentiment qui domine tous les êtres, sentiment dont il paroît instruit, mais qu'il ne conçoit pas, dont il éprouve le tour-

ment, fera chez lui, s'il est possible de le développer sans inconvéniens, et « de lui exposer les lois de la nature » dans toute leur vérité », ce que n'ont pu opérer encore les soins les plus généreux des personnes respectables chargées de son éducation.

(11 *bis.*) pag. 113, lig. 6.

Ainsi, bon jour, Monsieur, et ne retenez pas ainsi la fille dans le passage, j'ai besoin d'elle pour faire cuir mes dumplings.

Le dumpling est une espèce de mets semblable au plumpudding dont il a été parlé plus haut.

(12 *bis.*) pag. 113, lig. 8.

Les navets de Fabricius et l'éclanche de mouton d'Andrew Marvell peuvent être servis le même jour.

Marwell, natif de Kingston, est auteur des Essais historiques des concils généraux : quoiqu'il fût fort riche, il vivoit fort sobrement et donnoit son revenu aux pauvres.

(12 *ter.*) pag. 117, lig. 6.

Les Lettres de Junius ont été écrites par le secrétaire de Greenville.

Wilkes, membre de la chambre des communes, est l'auteur de ces Lettres qui faisoient la satire du gouvernement et surtout du ministère de Walpole.

(13) pag. 119, lig. 7.

S'il m'étoit possible, hélas ! de passer l'Hellespont.

L'Hellespont est un détroit qui forme la communication de l'Archipel avec la Propontide; c'est ce petit bras de mer que Léandre, jeune homme d'Abyde, traversoit habituellement de nuit pour aller voir Ero demeurant à Ceste, et où il finit par se noyer.

(15) pag. 121, lig. 17.

J'aurois été flatté de me trouver avec toi lorsque Garrick fit ses adieux au théatre.

Garrick, lorsqu'il quitta le théâtre,

le 10 juin 1776, prononça sur la scène le discours suivant:

« Mesdames et Messieurs,

» Les personnes qui se sont trou-
» vées dans ma position ont toujours
» eu l'habitude de vous adresser leurs
» adieux dans un épilogue. J'avois la
» même intention, et mes idées étoient
» fixées sur cet objet; mais je me suis
» trouvé aussi incapable de composer
» un morceau poétique que je le serois
» aujourd'hui de le prononcer.

» La cadence du rythme et le lan-
» gage de la fiction conviendroient mal
» au sentiment que j'éprouve aujour-
» d'hui.

» Cet instant est terrible pour moi;

» je me vois au moment de me sépa-
» rer pour toujours de ceux qui m'ont
» comblé de bontés ; de ceux dont j'ai
» reçu les plus grandes faveurs, et cela
» dans le lieu même où ces bienfaits
» m'ont été prodigués.

(Ici, il fut obligé de s'arrêter jusqu'à ce qu'il se fût senti soulagé par un torrent de larmes.)

» Quels que soient les événemens de
» ma vie future, l'impression profonde
» que j'ai reçue de votre amitié restera
» toujours gravée *là* (en mettant la
» main sur sa poitrine), fixe et inalté-
» rable.

» Je conviendrai avec franchise que
» mes successeurs ont plus de talent

» que moi ; mais je défie aucun d'eux
» de se donner jamais plus de soins et
» de peines que je n'en ai pris pour
» obtenir vos bonnes grâces et de s'y
» montrer plus sensible que ne l'est
» aujourd'hui

» Votre très - humble et très-
» reconnoissant serviteur ».

A ces mots, il se retira couronné de lauriers immortels au milieu des pleurs et des acclamations de la plus brillante assemblée qui eût jamais honoré de sa présence le théâtre de Drury-Lane.

(16) pag. 122, lig. 2.

Te rappelle - tu l'article de l'Idler, qui annonçoit que ce seroit sa dernière représentation?

L'*Idler* étoit un journal dans le genre du *Spectateur*, qui avoit beaucoup de vogue et qui, dans ce moment, jouit encore d'une grande estime.

(17) pag. 128, lig. 11.

Nous ne sommes plus au mois de novembre et ce n'est pas ici l'Angleterre.

Pour trouver le sens de cette phrase, il faut observer que la mélancolie règne plus parmi les habitans de la Grande-Bretagne pendant le cours de ce mois qu'à toute autre époque de l'année. Les Anglois attaqués du spléen le redoutent et l'appellent *hanging month* (mois des suicides).

(18) pag. 146, lig. 6.

Tu verras qu'il a été dit quelque

chose de pareil dans le Nouveau Guide de Bath.

Le *Guide de Bath*, ville dont les bains sont très-renommés, est un livre qui ressemble à celui connu en France sous le titre des *Amusemens des eaux de Spa*, et qui contient beaucoup d'aventures galantes.

(10 *bis*.) pag., 169, lig. 3.

La Veuve Irlandoise.

Pièce de théâtre.

(18 *ter*.) pag. 170, lig. 3.

Prendre l'air dans Hide-Park.

C'est une très-belle promenade baignée par la rivière serpentine, et où l'on compte quelquefois plus de cent mille personnes.

NOTES.

SECOND VOLUME.

(19) pag. 3, ligne 12.

J'ai assisté à la mort du pauvre Dodd.

WILLIAM Dodd, ministre anglican, forma le projet, en 1776, d'une édition magnifique de Shakespear; et passa, sous le nom du comte de Chesterfield, son protecteur, des faux billets pour plus de quatre-vingt mille francs, monnoie de France, comptant par là accélérer son édition; mais il ne fit que

hâter sa mort. Le comte employa tout son crédit pour obtenir la grâce de cet instituteur ; mais le roi se montra inflexible. On a du docteur Dodd un ouvrage très-estimé et qui a pour titre : *Pensées nocturnes sur les prisons.* Il a aussi composé plusieurs prônes, et traduit en anglois les Sermons de Massillon.

(20) pag. 4, lig. 12.

Être témoin des traits de folie du roi Léar.

Héros d'une tragédie de ce nom de Shakespear. Dans la pièce, ce malheureux monarque paroît sur le théâtre bizarrement couronné de fleurs et d'herbes des champs, et le comte de

Glocester donne, entr'autres signes de démence, la persuasion où il est qu'il se jette en bas d'une haute montagne, tandis qu'il ne tombe que de sa hauteur.

(21) pag. 4, lig. 16.

Ton H.... n'est pas un amateur.

L'application de ce mot est empruntée d'un trait de la vie d'un homme célèbre. « Je me souviens, dit Voltaire, » qu'étant à Paris, lorsqu'on fit souffrir » à Damiens une mort des plus recher- » chées et des plus affreuses qu'on pût » imaginer, toutes les fenêtres qui don- » noient sur la place furent louées chè- » rement par les dames. Aucune d'elles » assurément ne faisoit la réflexion con- » solante qu'on ne verseroit pas du » plomb fondu et de la poix résine

» bouillante dans ses plaies, et que
» quatre chevaux ne tireroient pas ses
» membres disloqués et sanglans. Un
» des bourreaux jugea plus saine-
» ment que Lucrece; car, lorsqu'un
» des académiciens de Paris voulut en-
» trer daus l'enceinte pour examiner
» la chose de plus près et qu'il fut re-
» poussé par les archers : Laissez en-
» trer monsieur, dit-il, *c'est un ama-*
» *teur,* c'est-à-dire, un curieux. Ce
» n'est pas par méchanceté qu'il vient
» ici; ce n'est pas, par un retour sur
» soi-même, pour goûter le plaisir de
» n'être pas écartelé, c'est uniquement
» par curiosité, comme on va voir des
» expériences de physique ».

VOLTAIRE, Dict. Phil., art. *Curiosité.*

(22) pag. 5, lig. 2.

Je ne loue pas à l'année une fenêtre qui donne sur le marché aux herbes à Édimburg.

C'est sur la place du marché aux herbes que se font les exécutions de cette ville.

(23) pag. 5, lig. 9.

Raynal et Charles Fox virent tous deux ce spectacle.

D'après ce que Voltaire vient de raconter d'un académicien, il est possible que ce que Hackman dit de l'abbé Raynal soit vrai; mais il est possible aussi qu'il se soit trompé.

(24) pag. 5, lig. 15.

Malgré la foiblesse qu'avoit eue

Dodd de jeter sur sa femme tout le blâme de son recours à la chancellerie.

Dans les crimes qui attentent à la foi publique comme le faux, non-seulement les coupables sont condamnés à une peine capitale, mais encore à la dissection après l'exécution de leur jugement; et il est dans les attributions de la cour de la *chancellerie* de remettre ce dernier article de la sentence.

(25) pag. 6, lig. 4.

Fondateur de la société humaine.

Voyez ce qui a été dit de cette institution au tom. 1, pag. 17 des *Misères de la vie humaine.*

(26) pag. 10, lig. 8.

A moins que nos regards ne s
trouvent fixés sur un Perreau.

Perreau étoit un pharmacien anglois d'un grand mérite, qui fut aussi exécuté pour un crime de faux.

(27) pag. 11, lig. 5.

Celle d'un de nos semblables, quelquefois d'une vingtaine, et même plus.

Comme les exécutions ne se font en Angleterre qu'aux assises, c'est-à-dire, tous les trois mois, il en résulte que quelquefois le nombre des suppliciés est considérable.

(28) pag. 21, lig. 9.

Russel....

« William Russel, duc de Bedfort, né en 1664, se montra un ardent ennemi de Jacques II, qui le mit en jugement et le fit décapiter le 31 juillet 1683; six ans après, la chambre des pairs réhabilita sa mémoire. La correspondance de Russel avec son épouse et ses amis, pendant sa détention, a été publiée et intéresse les lecteurs ».

Dict. hist. de Chaudon et de Landine, édit. de 1804.

(29) pag. 73, lig. 9.

Taverne de Shakespear.

Il faut bien se donner de garde de confondre les tavernes angloises avec

celles des autres pays. Celles de Londres ressemblent aux cafés de Paris qui maintenant donnent à manger.

(30) pag. 77, lig. 10.

Nous connoîtrons non-seulement nos parens et nos amis, mais tous les bienheureux de tous les siècles et de toutes les religions.

C'est un protestant qui parle.

FIN.

ERRATA.

TOME SECOND.

Page 3, ligne 10, *ôtez* mais.

Pag. 5, lig. 13, eu, *lisez* eue.

Pag. 12, lig. 5, crime, *lisez* forfait.

Pag. 24, lig. 2, je suis, *lisez* j'ai.

Pag. 31, lig. 5, connois, *lisez* connoissois.

Pag. 61, 1777, *lisez* 1779.

Pag. 61, LETTRE XXXIII, *lisez* LIX.

Pag. 134, lig. 2, forcés, *lisez* forcé.

Idem, lig. 16, *ôtez* rien.

CATALOGUE

DES LIVRES

Qui se trouvent chez Anne-Denise Petit, libraire, rue de la Sonnerie, n.° 1, près le Pont-au-Change.

ABRÉGÉ des métamorphoses d'Ovide, composé pour l'instruction des jeunes demoiselles, avec une explication historique ou morale sur chaque fable, par madame Henri Tardieu de Nesle, 2 vol. in-18, fig., 3 fr.

Histoire de Gilblas de Santillane, par LeSage, 6 vol. in-8, fig., édit. de Bertin, 7 fr. 50 cent.

Heureux effets du christianisme sur la félicité temporelle du genre humain, prouvés par l'histoire et les faits; suivi des principales preuves de la vérité et de la divine origine de la révélation chrétienne, par le très-révérend docteur en théologie, Beilby-Porteus, lord évêque de Londres, dédié à M. Portalis, 1 v. in-12, 3 fr.

Aristippe et quelques-uns de ses contemporains, par Wieland, traduit par Henri Coiffier, avec portraits, seconde édit., 7 vol. in-12, 12 fr.

Vie politique, littéraire et privée de Charles James Fox, membre du parlement d'Angleterre et secrétaire d'état, ornée de son portrait, ouvrage traduit de l'anglois sur la quatrième édition originale, seconde édit., 1 vol. in-8, 5 fr.

Le Conservateur, ou Recueil de morceaux inédits d'histoire, de politique, de littérature et de philosophie, tirés du porte-feuille de N. François de Neufchâteau de l'institut national, 2 vol. in-8, 12 fr.

OEuvres choisies de Cervantes, traduction nouvelle par N. Bouchon-Dubournial, ingénieur des ponts et chaussées de France, et ancien premier professeur de l'académie royale et militaire espagnole, 8 vol. in-8, fig., 24 fr.

Mémoires historiques, critiques, et anecdotes des reines et régentes de France, par Dreux du Radier, 6 vol. in-8, 30 fr.

Histoire d'Irlande, depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'acte d'union avec la Grande-Bretagne; traduit de l'anglois en 1801, de M. J. Gordon, auteur de l'histoire de la rébellion, recteur, par Perre-Lamontagne, auteur dramatique, de la société des sciences et belles-lettres de Bordeaux, 3 vol. in-8, 15 fr.

OEuvres complètes de Berquin, en 28 vol. in-18, 30 fr.

OEuvres de Berquin, mises en ordre par F. Jauffret, 22 vol., 30 liv.

Jeux des garçons, ou cahier de dessin, représentant les jeux de l'enfance et de la jeunesse, avec une explication et une devise morale, ouvrage très-joli et très-estimé; deux cahiers tirés en noir, 7 liv. 50 cent.

Idem coloriés, 15 fr.

Les Jeux de la poupée, ou les Etrennes des Demoiselles, composés de 7 grav. en taille douce, avec une explication en vers françois, 3 liv. 75 cent.

Idem en couleur, 7 fr.

Calendrier du jardinier ou Journal de son travail, un gros vol. in-12 de plus de 700 pag., 6 fr. 50 cent.

Contes de La Fontaine, 2 vol. in-8, jolies fig. et les culs de lampe de l'édition des fermiers-généraux, 6 fr.

Fables de La Fontaine, 2 vol. in-18, fig., 6.

Géographie manuelle, in-18, 1 fr. 50 cent.

L'art de conserver sa santé, in-12, 2 fr.

Conjuration de Venise, in-18, 75 cent.

Elémens de lecture, de Maudru, in-8, 1 f. 50 c.

Manuel des officiers de bouche, in-12, 2 fr.

Idem du pharmacien, 2 vol. in-8, 7 fr.

Mémoire de mad. de Pompadour, in-8, fig., 6 f.

OEuvres de Bernard, 2 vol in-8, 8 fr.

Idem 4 vol. in-18, 5 fr.

Manuel forestier, 2 vol. in-8, fig., 15 fr.

Code des intérêts, in-12, 3 fr.

Système universel et complet de sténographie, ou manière abrégée d'écrire, applicable à tous les idiomes, par Samuel Taylor, ouvrage adapté à la langue francoise par T. P. Bertin, et honoré du suffrage des premiers jurisconsultes de la France, quatrième édit., 1 vol. in-8, 9 fr.

Théâtre de Séraphin, 2 vol. in-18, 1 fr. 80 c. *Idem* relié, 3 fr.

Elmina, ou la fleur qui ne se flétrit jamais, 1 petit vol. in-32, 20 cent.

Alphabet avec fig., deuxième édit., 10 cent.

Les Enfans perdus dans la forêt, histoire attendrissante, ornée de 12 jolies fig., 10 cent.

OEuvres complètes de Plutarque, traduction d'Amyot, avec des notes de MM. Brotier et Vauvilliers, par E. Clavier, 1801 et années suivantes, 25 vol. in-8, ornées de figures en taille douce et de 131 médaillons d'après l'antique, 150 fr.

Aviceptologie françoise, ou traité général de toutes les ruses dont on peut se servir pour prendre des oiseaux, in-12, 3 fr. 50 cent.

OEuvres de Montesquieu, 12 vol. in-18, 12 fr.

Atlas moderne, portatif, composé de 30 cartes sur toutes les parties du globe terrestre par Bertholon, 1 vol. in-4, 15 fr., broché.

L'Ecole des mœurs, ou réflexions morales et historiques, 6 vol. in-12, 15 fr.

L'Eté du Nord, ou voyage autour de la Baltique,

par William Karr, écuyer, traduc. de l'anglois par P. T. Bertin, 2 vol. in-8, 10 fr.

Les Misères de la vie humaine, ou les gémissemens et soupirs exhalés au milieu des fêtes, des spectacles, des bals et des concerts ; des amusemens de la campagne, des plaisirs de la table, de la chasse, de la pêche et du jeu ; des délices du bain ; des récréations ; de la lecture ; des agrémens des voyages et des jouissances domestiques ; de la société du grand mode et du séjour enchanteur de la capitale ; recueillis par James Beresford, maître-ès-arts et membre du collége de Merton, de l'université d'Oxford : traduction de l'anglois, sur la huitième édition, par P. T. Bertin, 2 vol. in-8, fig., 10 fr.

Fables de La Fontaine, en caractères sténographiques, Chaque livraison est de 3 fr.

Bayerische Staatsbibliothek München

Biblioteka
Państwowego
Muzeum
Archeologicznego

Bibl. erot.
Fr. Krenneri.
2717

171 10

chrwerkstätte
usheim
en bei Gün

BSB Bayerische StaatsBibliothek
MDZ Münchener DigitalisierungsZentrum Digitale Bibliothek

Hackman, James, / Ray, Martha, / Bertin, Théodore Pierre,

Les Fureurs de l'amour ou histoire et correspondance authentiques de James Hackman et de miss Martha Ray, assassinee d'un coup de pistolet par son amant a la sortie du theatre de Covent-Garden
Bd.: 2

Paris (1809)

P.o.angl. 129 d-2
urn:nbn:de:bvb:12-bsb10746537-1